

Recherches sociographiques



Gérald LEBLANC, *Montréal comme je l'ai vue*

Jean-Claude Marsan

Volume 34, Number 3, 1993

Montréal Laboratoire d'urbanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056799ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056799ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsan, J.-C. (1993). Review of [Gérald LEBLANC, *Montréal comme je l'ai vue*]. *Recherches sociographiques*, 34(3), 509–511. <https://doi.org/10.7202/056799ar>

COMPTES RENDUS

Gérald LeBlanc, *Montréal comme je l'ai vue*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991, 298 p.

Montréal comme je l'ai vue de Gérald LeBlanc s'inscrit dans la foulée d'une série d'ouvrages tels que *Montreal at the Crossroads* de Donna Gabeline, Dane Laken et Gordon Pape (1975), *Les vrais propriétaires de Montréal* de Henry Aubin (1977), *Montréal interdite* d'Alain Médam (1978) et d'autres qui dénoncent de temps à autre les carences physiques, sociales et administratives de la métropole québécoise. De toutes ces manifestations d'indignation et de toutes ces sermons contre le laisser-faire, la complaisance et la bêtise, celles de LeBlanc, qui est *City columnist* au quotidien *La Presse*, sont sans contredit les plus globales et les plus teintées de pessimisme.

Montréal comme je l'ai vue se présente comme le journal des trouvailles et des réflexions d'un journaliste, d'un «sociologue à pieds», qui a arpenté l'agglomération montréalaise dans toutes les directions à la recherche de son identité et de la source de ses nombreux malaises. Car malaise il y a, au point que le lecteur finit par s'en sentir gavé.

L'ouvrage se divise en quatre parties distinctes: «le creuset québécois», «le virus montréalais», «une ville de pauvres» et «la cité confuse et inachevée». Il est complété, en annexe, par une vingtaine de «portraits en direct», lesquels sont des reprises de chroniques déjà publiées dans *La Presse*. Chacune des parties vient renforcer le message principal de l'auteur, à savoir que Montréal est sur le déclin depuis un demi-siècle et que, jusqu'à présent, à cause de l'incurie des uns et l'impuissance des autres, rien ni personne ne semblent pouvoir stopper sa pénible glissade vers la pauvreté et la médiocrité. À croire que la prédiction du rapport Picard annonçant que, à moins d'un vigoureux coup de barre, Montréal risque de devenir un «gros Moncton», serait en train de se matérialiser sous nos yeux.

L'auteur consacre quatre chapitres au «creuset québécois», à savoir aux diverses ethnies qui peuplent la grande ville. Ce sont les pages les plus intéressantes: elles révèlent une richesse humaine dont on a peu conscience dans la réalité quotidienne. L'intégration des ethnies à la majorité francophone crée des problèmes, selon LeBlanc, précisément parce que celle-ci ne réussit pas à se comporter comme une majorité. Contrairement à ce qui se passe dans le reste de l'Amérique du Nord sous la règle du *melting-pot*, au Québec et à Montréal c'est le régime du ménage à trois entre francophones, anglophones et allophones. Cette situation de tiraillement risque de s'éterniser si la minorité anglophone continue à refuser le creuset et persiste à s'attacher au *melting-pot*, qui la favorise, comme unique option d'avenir.

Si l'auteur ne cache pas sa sympathie pour les Égyptiens, Turcs, Grecs, Juifs, Haïtiens, Coréens, Chinois, Philippins et autres représentants de groupes ethniques côtoyés au cours de ses nombreuses pérégrinations et se rend bien compte que la société francophone québécoise sera multiethnique ou ne sera pas, il voit l'avenir pavé d'écueils. Comment assurer que la majorité francophone, qui essaie d'avoir sa place au soleil en Amérique depuis plus de deux siècles, puisse réaliser son projet de société en ayant à composer avec une telle mosaïque ethnique? Pour lui, il s'agit là de la dernière version de l'éternel drame des «Canadiens français» car la difficulté de réaliser une «courtepointe ethnique sur une trame et un fil francophones» serait ni plus ni moins difficile que de survivre comme société française sur le continent nord-américain. Si on en juge par les difficultés et tensions que connaît en ce moment la France par rapport à l'immigration, alors même que Marianne ne souffre pas de crise d'identité et n'a pas à vivre dans un ménage à trois, il est à parier que la réalisation de cette «courtepointe ethnique» sera plus difficile que moins.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée au «virus montréalais». Ce virus est synonyme d'abandon. Depuis la disparition de son establishment anglo-canadien pour qui Montréal était l'objet de toutes les attentions et qui ne dépendait pas des gouvernements pour prendre des décisions et des initiatives, Montréal est négligée, privée d'élite et d'autorité. Si au moins les gouvernements pouvaient prendre la relève. Loin de là: ils ne font qu'aggraver le problème. Au municipal, Drapeau a entretenu l'illusion à coups de projets de grandeur; son successeur, englué dans la bureaucratie, confond préoccupation sociale et leadership. La Communauté urbaine est un compromis qui nivelle les forces au lieu de les conjuguer; le gouvernement du Québec, pour sa part, s'avère à l'image des 250 kilomètres qui le séparent de la métropole; il ne comprend rien à la réalité montréalaise... quand il n'en a pas peur!

Cette partie de l'ouvrage est la plus pénétrante. LeBlanc met bien le doigt sur un des problèmes primordiaux de Montréal: l'absence d'une élite capable de porter un projet concret et réaliste de société et d'inscrire la métropole dans un réseau serré de connivences. Il y a bien eu des tentatives récentes dans ce sens, notamment de la part des gens d'affaires. On a vu le rôle qu'ils ont joué pour sauver la rue McGill College du désastre auquel l'avait condamné l'attitude du maire Drapeau, celui rempli par Phyllis Lambert dans la création du Centre canadien d'architecture et par Bernard Lamarre pour assurer l'agrandissement du Musée des beaux-arts. Mais pour quelques projets réussis, combien n'ont pas décollé ou se sont réalisés au détriment de la métropole, à l'image du réaménagement du Vieux-Port et de l'établissement de l'Agence spatiale dans la lointaine périphérie?

Quant à «une ville de pauvre», qui fait l'objet de la troisième partie, c'est un refrain bien connu... «il y a plus de pauvres dans la ville de Montréal que dans tout le Manitoba» (p. 167). Mais encore plus tragique, cette pauvreté est le pendant de la fuite vers la périphérie de la classe moyenne, celle qui devrait prendre en charge la cité. Et les gouvernements encouragent cette migration. Québec, par exemple, en projetant de déménager le vénérable Hôtel-Dieu à Rivière-des-Prairies, ne se comporte pas mieux qu'Ottawa avec son Agence spatiale.

Enfin, «la cité confuse et inachevée» c'est le Montréal physique, ses plaies, ses ratés, ses ambiguïtés. Qu'il semble être difficile d'organiser et de réaliser des projets de design urbain susceptibles d'atténuer les ruptures d'espace et de fonctionnement: la saga du Vieux-Port est là pour nous le rappeler. Cette partie est la plus faible de l'ouvrage. Non pas que les réflexions de l'auteur ne soient pas pertinentes, mais elles ne correspondent pas toujours à l'entière réalité. Par exemple, relativement à l'aménagement urbain, il est difficile de parler

de paralysie d'un demi-siècle quand des projets comme ceux de la Place Ville-Marie et de la Place Bonaventure dans les années 1960 ont donné naissance à la ville souterraine la plus développée au monde, laquelle a été largement copiée par la suite dans les principales agglomérations canadiennes. De même, c'est le projet de la Maison Alcan qui a servi de phare au reste du pays dans la mise en valeur du patrimoine urbain ainsi qu'en témoigne un projet comme Market Square à St-Jean (Nouveau-Brunswick). Enfin, comme le fait remarquer Lucile Solari, Montréal ne correspond peut-être pas aux canons traditionnels de la beauté, mais cela ne l'empêche pas d'avoir du caractère, d'être « chatoyante » (p. 182-183). Il y a, à Montréal, une esthétique de la diversité, de l'hétéroclite qui fait partie de l'esprit même du lieu.

En conclusion, on peut considérer que les analyses de LeBlanc sont justes dans l'ensemble même si elles sont démoralisantes. L'ouvrage a cependant les défauts de ses qualités. Toutes ces réflexions faites au jour le jour, tous ces croquis pris sur le vif, présentent beaucoup de fraîcheur, de pertinence et d'intérêt, mais ils ne s'inscrivent pas toujours suffisamment dans une perspective d'ensemble, sur un fond de scène de la réalité urbaine telle qu'elle est vécue sur le continent et la planète. Il est difficile de concilier cette succession désespérante de ratés, d'incapacité, d'impuissance dont Montréal semble avoir le monopole et le fait que la même agglomération a été classée, en 1990, par le Population Crisis Committee de Washington, au premier rang avec Melbourne et Seattle-Tacoma aux États-Unis des cent agglomérations urbaines les plus vivables au monde.

L'auteur applique à la situation montréalaise cette observation d'Antonio Gramsci : « la crise réside justement dans le fait que le vieux se meurt et le nouveau n'arrive pas à naître ; cet interrègne est marqué par l'éclosion d'une grande variété de symptômes morbides » (p. 103). Mais le vieux ne se meurt pas qu'à Montréal ; le nouveau n'a pas de difficultés à naître qu'à Montréal. Avec tous les bouleversements idéologiques, politiques et économiques qu'a connu la planète depuis quelques années, c'est dans tout le Canada, si ce n'est tout le continent nord-américain que le vieux s'éternise et le nouveau languit : Toronto ne fait pas mieux que Montréal ces temps-ci. Montréal a sûrement ses problèmes propres, dont la perte de l'hinterland canadien et l'absence d'une élite décidée semblent les plus sérieux, mais, sur plus d'un aspect, elle a fait mieux que beaucoup de villes américaines jusqu'à maintenant ; elle a aussi beaucoup de potentiel, dans ses espaces non développés au centre-ville et à sa périphérie immédiate, dans sa vie conviviale de quartier, dans l'esprit qui l'anime et qu'on lui envie. Tout se passe comme si elle n'avait pas encore atteint le fond du baril : les forces et les personnes d'avenir surgissent souvent quand il ne semble plus y avoir d'espoir.

Jean-Claude MARSAN

*École d'architecture,
Université de Montréal.*